

Les retours de Gulliver

Jean Viviès

► **To cite this version:**

Jean Viviès. Les retours de Gulliver. E-rea - Revue électronique d'études sur le monde anglophone, Laboratoire d'Études et de Recherche sur le Monde Anglophone, 2016, Frontières dans la littérature de voyage: nouvelles pistes de recherche, 14 (1), <https://erea.revues.org> . 10.4000/erea.5545 . halshs-01448439

HAL Id: halshs-01448439

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01448439>

Submitted on 27 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



E-rea

Revue électronique d'études sur le monde anglophone

14.1 | 2016

**1. Regards croisés sur la Nouvelle-Orléans / 2.
Frontières dans la littérature de voyage**

Les retours de Gulliver

Jean VIVIÈS



Édition électronique

URL : <http://erea.revues.org/5545>

ISBN : ISSN 1638-1718

ISSN : 1638-1718

Éditeur

Laboratoire d'Études et de Recherche sur
le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par Aix
Marseille Université



Référence électronique

Jean VIVIÈS, « Les retours de Gulliver », *E-rea* [En ligne], 14.1 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 06 janvier 2017. URL : <http://erea.revues.org/5545> ; DOI : 10.4000/erea.5545

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2017.



E-rea est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Les retours de Gulliver

Jean VIVIÈS

- 1 L'intertextualité relève parfois du faux souvenir. Dostoïevski dans son roman *Les Démons* évoque le retour de Gulliver :

Un roman satirique anglais du siècle dernier nous nous raconte qu'un certain Gulliver, de retour du pays des Lilliputiens qui n'avaient que deux pouces de haut, s'était tellement accoutumé à se considérer comme un géant, qu'en traversant les rues de Londres il criait involontairement aux passants et aux cochers qu'ils prissent garde de ne pas se faire écraser, s'imaginant qu'il était toujours un géant parmi des nains. Aussi l'injuriait-on et se moquait-on de lui ; et les cochers, gens grossiers, cinglaient le géant de coups de fouet. Mais était-ce juste de leur part ? L'habitude n'est-elle pas toute-puissante ? Elle avait amené Stépane Trophimovitch à une situation à peu près analogue qui, cependant, revêtait en son cas des formes plus puériles, plus inoffensives si l'on peut s'exprimer ainsi, car c'était un excellent homme au fond¹.

- 2 Or ce souvenir littéraire de Dostoïevski, peut-être attiré en Gulliver par la figure finale du reclus et du malade, est tout à fait inexact. Il pointe néanmoins l'importance de ce retour et de ces retours, que l'on étudie moins, pour s'intéresser plutôt à la thématique générale des voyages de ce marin catastrophique qui à chaque périple fait naufrage dans un territoire différent. Les *Voyages de Gulliver* (1726) de Jonathan Swift comportent en effet quatre livres dont les deux premiers sont les plus célèbres : le voyage à Lilliput et le voyage à Brobdingnag. L'histoire de ce marin fictif commence comme un roman, à la façon d'un autre grand texte que la postérité retiendrait aussi, *Robinson Crusoe* (1719) de Daniel Defoe, et elle est divisée en quatre parties qu'unifie un protagoniste présenté en termes réalistes au tout début du récit. Les *incipit* des deux textes se ressemblent mais, dans le récit de Swift, le point de vue va se fragmenter, comme l'annonce implicitement le titre complet : « Travels into several remote nations of the world in four parts, by Lemuel Gulliver, first a surgeon and then a captain of several ships ». Cependant les deux premiers voyages de Gulliver présentent des liens entre eux à l'intérieur d'une comédie de la relativité où Swift fait varier les échelles et les dimensions, donc les proportions, et par voie de conséquence les points de vue. Ensuite, le brouillage générique et sémantique sera plus accentué et la cohérence fragile de l'ensemble reposera sur le seul narrateur

dont la propre cohérence psychologique sera ébranlée, voire désintégrée, dans le quatrième et dernier voyage, au Pays des Houyhnhnms, parfois intitulé au Pays des Chevaux. En effet, il est difficile de réconcilier le misanthrope strident de la fin du texte avec le voyageur modéré, nuancé et bienveillant du début. La fragmentation du point de vue est à l'œuvre chez Gulliver lui-même. On en suit les étapes au fil des quatre parties. Le plan de cet article suit les péripéties du texte et le caractère épisodique de celui-ci avec pour conséquence que les différentes parties ne sont pas de longueurs égales. La notion de retour organise le propos, fondé sur les passages décrivant les retours successifs de Gulliver, qui, d'une autre manière que le récit des voyages proprement dits de ce marin aventureux, font apparaître la fragmentation progressive du personnage/narrateur.

1. Lilliput

- 3 Soucieux de ne plus jouer de rôle dans le conflit entre Lilliput et Blefuscu, Gulliver veut quitter le territoire : « Fortune, whether good or evil, had thrown a Vessel in my Way »² (109). Cinq cents ouvriers fabriquent des voiles et il peut partir le 24 septembre 1701. Le 26, il rencontre un vaisseau anglais, qui rentrait du Japon. Gulliver donne le nom du capitaine (John Biddel de Deptford), les coordonnées (latitude 30 degrés sud). Mais il ne donne pas de récit détaillé néanmoins : « I shall not trouble the Reader with a particular Account of this Voyage which was very prosperous for the most Part (112). Il raconte juste une mésaventure : les rats à bord ont dévoré l'un des moutons qu'il avait emportés avec lui pour les montrer. Ici le texte joue sur la différence des échelles et des dimensions.
- 4 L'arrivée a lieu le 13 avril 1702, dans les Downs, lieu réel au large du Kent, à mi-chemin entre Douvres et Ramsgate. L'endroit offrait un mouillage sûr en face de Deal et dispensait les navires de la périlleuse entrée dans la Tamise avec ses bancs de sable. Gulliver reste là deux mois avec sa femme et ses enfants. Il donne les noms de lieux, les montants des sommes d'argent qu'il laisse, le nom des membres de sa famille, Johnny et Betty les enfants, comme dans le roman réaliste (« novel ») en train d'éclorre. Et il repart sur le vaisseau *Adventure*, commandé par John Nicholas de Liverpool. Ce premier retour relance le départ, indiqué aussi par le nom du vaisseau, *Adventure*, et suscité par un « insatiable » goût des voyages : « my insatiable Desire of seeing foreign Countries » (112). Il se retrouve dans un deuxième territoire.

2. Brobdingnag

- 5 Le monde de Brobdingnag, dans lequel se retrouve Gulliver après avoir été abandonné par ses compagnons de voyage, monde étrange jusque dans sa dénomination, (« Brob » répondant peut-être à « Lill » comme « broad » à « little ») va le déconcerter profondément, bien au-delà des décalages et disproportions ludiques du premier Voyage. Jusqu'à un certain point, le deuxième Voyage se lit comme le miroir inversé du premier : Gulliver est maintenant douze fois plus petit que les habitants de ce nouveau territoire, qu'il perçoit donc comme des géants. Mais ce renversement a des conséquences plus profondes que le premier, qui voyait en fait Gulliver vivre cette expérience sans grand risque pour sa vie, homme puissant, utile, « homme-montagne » redoutable. Gulliver à Brobdingnag est confronté en permanence ou presque à la question de sa survie. Dès son arrivée face à la faux du moissonneur, emblème de la mort, Gulliver ne doit son salut qu'à

un cri perçant. Gulliver ne participe plus désormais à des batailles navales, il doit affronter des rats (chapitre 1). C'est plus largement toute une problématique de l'humanité et de l'animalité qui est thématifiée. Assimilé par les habitants à un animal (voire à un mécanisme), Gulliver va devoir affirmer son humanité et faire valoir que l'humanité n'est pas affaire de taille. Il y échoue en grande partie. La figure de rhétorique dominante dans cette partie du récit est dès lors la comparaison, aussi bien de la part de Gulliver que des habitants. Gulliver est plongé dans un monde qu'il ne peut véritablement appréhender car ses perceptions ne lui permettent pas d'en maîtriser les dimensions et parfois la signification. Désorienté, il essaie donc de se réorienter, de se repérer en cherchant à comparer ce monde nouveau avec son monde d'origine, il cherche à recomposer un sens en décryptant les signes. Le lecteur se trouve dans une situation analogue, cherchant les référents des signes opaques que le texte déploie dans sa description de lieux ou d'objets. Gulliver est sans cesse comparé : belette, crapaud, araignée, agneau, souris, chaton, petit singe, guêpe, fourmi, canari, grenouille, chiot, tortue, autant d'images avec lesquelles il doit se débattre pour récuser cette animalité et affirmer qu'il est un être humain. La trace laissée par l'aventure apparaît à la fin du Voyage (chapitre 8), quand Gulliver a besoin de se baisser pour rentrer chez lui en Angleterre, « comme une oie sous un portail : « I bent down to go in (like a Goose under a gate) for fear of striking my Head » (213). L'expression proverbiale dénote un comportement irrationnel ou inutile, mais elle fait aussi référence à l'animalité, statut auquel a été confronté Gulliver et contre lequel il a dû se battre.

- 6 Comment s'effectue cette fois le retour ? Gulliver est dans sa petite boîte, sur une falaise dominant la mer, et un aigle, attrapant la boîte par l'anneau qui servait à la transporter, s'en empare. Gulliver se voit projeté dans le ciel à une vitesse prodigieuse. Swift a pu trouver un modèle de l'épisode de l'homme transporté dans les airs dans les *Histoires comiques des Etats et Empires du soleil* de Cyrano de Bergerac (1662), où l'on voit Cyrano sortir de sa cage et transporté sur la tête d'un aigle au pays de la Philosophie. Une autre source se trouve chez Lucien de Samosate, dans *l'Histoire Véritable*, où un bateau est projeté en l'air depuis l'île des géants (204n). Tombé à la mer, Gulliver dans sa boîte est repêché par un vaisseau anglais³. Il s'agit là toujours d'un problème d'échelle : Gulliver croit que les marins qui lui portent secours sont grands alors qu'ils ont sa taille. L'ajustement est progressif : Gulliver d'abord parle très fort, comme il en avait coutume en s'adressant aux géants de Brobdingnag. Gulliver perçoit d'abord ces marins, qui ont sa taille, comme des « Pygmées » : « Pigmies » (208), « most little contemptible Creatures » (212) comme il se l'était entendu dire à Brobdingnag. Il a du mal avec le réajustement des dimensions, comme lorsqu'il demande que sa boîte soit portée dans la cabine. Thackeray, par ailleurs fort critique du récit de Swift sur un plan moral, a relevé dans ce décalage un trait d'humour particulièrement réussi (208)⁴.
- 7 Le Capitaine, nommé Thomas Wilcocks, originaire du Shropshire, préfigure le capitaine Don Pedro - le capitaine portugais qui recueillera Gulliver, de retour du pays des Houyhnhnms à la fin du livre IV - et pense qu'il délire (« concluded I was raving » (208) ; « he began again to think that my Brain was disturbed » (210) ; « some Disorder in my Brain » (212). Gulliver lui offre des objets bizarres : une dent, un peigne fait de poils de barbe, des dards de guêpes. Le capitaine, premier auditeur, suggère que Gulliver lui fasse un récit de son voyage, ce qui permet un commentaire métatextuel : « we were already over-stocked with Books of Travels; That nothing could now pass which was not extraordinary » (211). Si l'extraordinaire est condition de possibilité du récit, alors

l'ordinaire ne mérite pas narration : « our Voyage was very prosperous, but I shall not trouble the Reader with a Journal of it » (213).

- 8 De nouveau des coordonnées précises sont fournies : latitude, longitude aussi, bien qu'elle ne fût pas au point pendant la première moitié du siècle. Devant le nombre d'accidents maritimes dus à l'absence de méthode suffisamment précise pour déterminer la position est-ouest des navires, le Parlement avait voté en 1714 le *Longitude Act*. La Grande-Bretagne offrait la somme considérable de 20 000 livres sterling à toute personne capable de concevoir un moyen de déterminer la longitude de façon pratique, fiable, en toute circonstance à bord d'un bâtiment en mer. Une méthode réellement fiable ne fut élaborée que dans la deuxième moitié du siècle.
- 9 Les noms de lieux sont également toujours mentionnés et assortis de détails réalistes précis. Gulliver retourne aux Downs le 3 juin 1706 après neuf mois de voyage. Il emprunte cinq shillings pour louer un cheval afin de rentrer chez lui à Redriff (aujourd'hui Rotherhithe au sud de Londres). « As I was on the Road (...) I began to think my self in Lilliput. I was afraid of trampling on every Traveller I met; and often called aloud to have them stand out of the Way; so that I had like to have gotten one or two broken Heads for my Impertinence » (213). Il crie fort, manque de se faire rosser mais ne reçoit pas de coups de fouet comme le croyait Dostoïevski, qui a inventé un autre retour.
- 10 Les retrouvailles sont cette fois plus problématiques pour des questions de taille et d'ajustement : « I had lost my Wits » (214). Il ne reconnaît pas bien sa femme et sa fille, qu'il trouve trop amaigries, interprétant de plus faussement cette perception fautive (trop économes, elles se seraient selon lui insuffisamment nourries). Le problème est cette fois promptement résolu. L'épouse émet un avis défavorable à un nouveau départ mais la destinée (« my evil Destiny ») est plus forte, il repart pour une autre partie de ses malheureux voyages (« unfortunate Voyages » (214)).

3. Laputa

- 11 Gulliver revient de son troisième Voyage, à Laputa et dans d'autres territoires, à bord d'un navire hollandais commandé par Theodorus Vangrult, qui le ramène à Amsterdam. « Nothing happened worth mentioning in this Voyage » (326). De là, il rejoint les Downs le 10 avril 1710 après 5 ans et 6 mois d'absence, (en fait trois ans et huit mois d'absence si l'on prend le repère de son départ le 5 août 1706). « I went straight to Redriff, whither I arrived the same Day at two in the Afternoon, and found my Wife and Family in good Health (326).
- 12 Cette partie est la moins cohérente des quatre, la satire y prend le pas sur la logique du récit et cela se retrouve aussi dans ce retour, en forme d'apocope narrative. « Laputa I would expunge altogether, nota Coleridge, « it is a wretched abortion »⁵.

4. Le pays des Houyhnhnms

- 13 Ce dernier retour du dernier voyage, une fois mis en regard des autres retours de Gulliver en Angleterre, attire l'attention sur sa difficulté. De manière générale, ces quatre retours se caractérisent par un assombrissement progressif. Après des retrouvailles affectueuses (lors du premier Voyage), puis distancées (lors du deuxième Voyage), Gulliver revient de ses voyages du troisième livre sans commenter sa réinsertion dans la vie familiale, se

contentant, comme on vient de le relever d'une remarque très laconique. Chez les Houyhnhnms, Gulliver, qui a appris auprès de son maître à haïr les Yahoos, et le Yahoo en lui, est finalement banni par l'Assemblée des Houyhnhnms : il doit à son corps défendant, et en proie à un profond désespoir, quitter l'île après avoir construit un canoë. À la fin de la quatrième partie, l'ultime retour connaît plusieurs stades et d'abord un séjour dans une île, rapidement interrompu : « My design was, if possible to discover some small Island uninhabited, yet sufficient by my Labour to furnish me with Necessaries of Life » (426). Gulliver en effet ne restera là que quatre jours, blessé, pour finir, par une flèche décochée par un autochtone (« I shall carry the Mark to my Grave » (428)). Ici se trouve sans doute une référence à Homère : Ulysse avait été blessé à la cuisse par un sanglier, et c'est grâce à cette cicatrice que la servante Eurycle reconnaît Ulysse à son retour à Ithaque (*Odyssée* XIX 361-397)⁶. Il est rétabli dans son identité, le but de l'odyssée étant les retrouvailles avec soi-même, comme l'a souligné Vladimir Jankélévitch dans son livre *L'irréversible et la nostalgie*. La trace de l'expérience devient marque d'identité. Mais Gulliver est un Ulysse amer (« an Odysseus gone sour » (75)⁷), privé de la phase ultime du retour qui le rétablit comme roi et comme époux et le confine, sans retrouvailles avec une Pénélope délaissée, à l'écurie.

- 14 Ainsi Swift fait quitter l'île très rapidement à Gulliver là où Defoe avait eu toute une histoire à raconter, un séjour de vingt-huit années, comme l'annonce la page de titre de *Robinson Crusoe*. À plusieurs égards, comme l'a montré J. Paul Hunter, *Gulliver's Travels* apporte une réponse parodique au roman (« novel ») naissant. L'épisode avec Don Pedro de Mendez (dont j'ai traité de façon plus détaillée ailleurs⁸) demeure ambigu. En effet, le capitaine portugais, qui recueille le rescapé, le confine à sa cabine pour lui éviter de se jeter à l'eau par désespoir, l'habille, le soigne et le nourrit chez lui à Lisbonne, est-il un Bon Samaritain ou un normalisateur qui réduit Gulliver au silence ? Est-il l'emblème de l'humanité généreuse et bienveillante, qui adoucit le discours misanthropique du texte en montrant des exemples d'hommes foncièrement bons, ou bien offre-t-il une ultime version de la contrainte qui, sous couvert de la compassion, neutralise le témoignage de celui qu'on ne croit pas, qui est fou par écœurement de l'humanité et ne se plaît qu'en compagnie de chevaux à son retour chez lui ?
- 15 Le récit présente une oscillation générale entre le familier et l'étrange. Il incorpore des lieux réels, des toponymes, des noms de bateaux (parfois de bateaux réels), des coordonnées nautiques chiffrées, qui familiarisent l'inconnu dans un récit qui par ailleurs défamiliarise à l'extrême. Ce maillage réaliste est fallacieux, ou fictionnel. Ces lieux, racontés, situés, cartographiés, sont fragmentés, au sens où ces différents mondes ne sont pas compatibles entre eux. Par exemple, Brobdingnag, entre l'Amérique et le Japon, a la taille d'un continent : « six thousand miles in length and from three to five in breadth » (156). La mer ne relie pas ces territoires sur la mappemonde, au contraire elle les isole, les singularise sans leur donner une possibilité de concomitance. On ne trouve pas de continuité discursive, et de figure unique stable et homogène. La géographie de Gulliver est à l'image de la psychologie du narrateur : un archipel sans cohérence et sans unité. Car ces voyages ne sont guère des voyages de marin : « on peut même dire qu'il (Swift) n'entend rien aux voyages, il ne sait en traduire ni le bruit de vent, ni le goût de sel, ni l'odeur de poudre »⁹. Il manie les termes nautiques, mais en les empruntant à des traités de navigation. En réalité ces voyages sont d'un autre ordre, plus philosophique.
- 16 Ces voyages de retour constituent d'une certaine manière un cinquième volume dispersé, éclaté, des *Voyages de Gulliver*. Ce sont aussi des voyages vers lui-même, vers un *I-land*. Le

dernier retour est bien sûr le plus accentué dans la déraison, mais il a été préparé par les trois précédents. Le récit présente ainsi ses angles narratifs les plus saillants là où on les attendrait le moins, dans un retour qui s'opèrerait vers la normalité, dans un schéma de type ordre/désordre/ordre. Or il s'agit presque de l'inverse : désordre, puis ordre temporaire (dans un territoire homogène avec ses règles du jeu : dimension, langage, ordre social) et retour au désordre de l'aliénation, qu'il faut vite quitter à chaque fois, sous l'emprise d'une insatiable pulsion. L'expérience du retour est la plus dure, les retrouvailles avec soi-même, comme à la fin de l'*Odyssée* d'Homère, ne s'opérant en réalité pas, ou s'opérant de plus en plus mal. Le véritable exil de soi est en Angleterre, où Gulliver est comme un étranger dans son propre pays (à l'instar des Struldbruggs, étrangers chez eux (« like Foreigners in their own Country » (319)). L'expérience, qui prend ici la forme du trauma et non d'une formation comme dans le genre romanesque en plein essor, ne conduit pas à la sagesse distanciée, mais au refuge de la déraison.

- 17 Swift prend le roman à contrepied : il ne croit pas à ce schéma romanesque du « novel » et aux postulats qui le sous-tendent : l'unité psychologique, l'apprentissage, l'acquisition, le roman de formation en train de se former justement. Il offre à rebours le récit d'une déformation progressive, d'une déconstruction du sujet pris dans un processus de fragmentation graduelle, après que la narration a fait varier les paramètres de dimension, de lieu, de temps (comme dans l'épisode des Struldbruggs, condamnés à la déchéance et à la décrépitude) et finalement d'esprit.
- 18 Les retours sont ces lieux du récit, en Angleterre d'où il est parti, où se mesure à chaque fois l'écart entre Gulliver et lui-même, où s'évalue ce voyage de soi à soi, rendez-vous d'abord serein, puis difficile, enfin impossible, voyage au fond bien plus périlleux que les tempêtes et les naufrages de n'importe quel récit de voyage.

BIBLIOGRAPHIE

Auerbach, Erich, *Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (1946), traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris : Tel/Gallimard, 1968. Print.

Gravil, Richard, ed., *Gulliver's Travels: A Casebook*, London: McMillan, 1974. Print.

Seidel, Michael, « *Gulliver's Travels and the Contracts of Fiction* », *The Cambridge Companion to the Eighteenth-Century Novel*, ed. John Richetti, Cambridge: Cambridge University Press, 1996, 72-89. Print.

Swift, Jonathan, *Gulliver's Travels*, The Cambridge Edition of the Works of Jonathan Swift, ed. David Womersley, Cambridge: Cambridge University Press, 2012. Print.

Swift, Jonathan, *Gulliver's Travels* edited with an introduction by Claude Rawson and notes by Ian Higgins, Oxford and New York: Oxford University Press, World's Classics, 2005. Print.

Swift, Jonathan, *Voyages de Gulliver*, trad. André Bay, Paris : Gallimard et Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1964. Print.

Viviès, Jean, « Sous le signe du don, lire *Gulliver's Travels* avec Alain Bony », *XVII-XVIII, Revue de la Société d'Etudes Anglo-Américaines des XVII^e et XVIII^e siècles, Modernité du XVIII^e siècle/ Hommage à Alain Bony*, 2013, 171-180. Print.

NOTES

1. Fedor Dostoïevski, *Les Démons, Carnets des démons, Les Pauvres Gens*, Introduction par P. Pascal, traduction français et notes par B. de Schloezer et S. Luneau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955, p. 6. « J'ai un projet : devenir fou » écrivit-il un jour à son frère.
2. *Gulliver's Travels*, The Cambridge Edition of the Works of Jonathan Swift, ed. David Womersley, Cambridge: Cambridge University Press, 2012, 109. Toutes les références au texte sont à cette édition.
3. John Wormberg se noya dans une boîte en 1695 à Rotterdam quand celui qui le portait tomba dans le fleuve. Voir Jonathan Swift, *Gulliver's Travels* edited with an introduction by Claude Rawson and notes by Ian Higgins, Oxford and New York: Oxford University Press, World's Classics, 2005, 318.
4. « that wonderful passage when Gulliver's box having been dropped by the eagle into the sea, and Gulliver having been received into the ship's cabin, he calls upon the crew to bring the box into the cabin, and put it on the table, the cabin being only a quarter the size of the box. It is the veracity of the blunder which is so admirable. Had a man come from such a country as Brobdingnag he would have blundered so ». *The English Humourists of the Eighteenth Century* (1851). Cité par Richard Gravil ed., *Gulliver's Travels: A Casebook*, London: McMillan, 1974, 58-59.
5. Cité in Richard Gravil ed., *Swift: Gulliver's Travels, a Selection of Critical Essays*, 54. Les commentaires de Coleridge se trouvent dans un volume de Swift appartenant à Wordsworth.
6. Voir l'analyse d'Erich Auerbach dans *Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (1946), traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris : Tel/Gallimard, 1968, pp. 12-14. Voir aussi Womersley 428.
7. Michael Seidel, « *Gulliver's Travels* and the Contracts of Fiction », *The Cambridge Companion to the Eighteenth-Century Novel*, ed. John Richetti, Cambridge: Cambridge University Press, 1996, 72-89.
8. « Sous le signe du don, lire *Gulliver's Travels* avec Alain Bony », *XVII-XVIII, Revue de la Société d'Etudes Anglo-Américaines des XVII^e et XVIII^e siècles, Modernité du XVIII^e siècle/ Hommage à Alain Bony*, 2013, 171-180.
9. Préface de Maurice Pons, Jonathan Swift, *Voyages de Gulliver*, trad. André Bay, Paris : Gallimard et Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1964, 8.

RÉSUMÉS

L'article prend pour objet de réflexion les retours successifs en Angleterre du voyageur Lemuel Gulliver dans *Gulliver's Travels* (1726) de Jonathan Swift. Les retours des différents voyages, au nombre de quatre et qui scandent ainsi le texte en autant de parties, sont ces lieux du récit, en Angleterre dont Gulliver, marin et médecin, est parti, où se mesure à chaque fois l'écart entre Gulliver et lui-même. Un assombrissement progressif se manifeste, qui culmine en un dernier

retour des plus problématiques, qui relance de façon fondamentale la question du sens de l'ensemble du texte.

The essay focusses on Lemuel Gulliver's returns to England in Jonathan Swift's *Gulliver's Travels* (1726). The traveller's four returns at the end of each part emerge as crucial *loci* of the narrative which offer the reader insights into Gulliver's gradual disintegration. The gradual difficulty of the sailor's successive returns culminates in the last return whose problematical meaning leads the reader to reconsider the overall interpretation of the text.

INDEX

Keywords : Gulliver's Travels, Jonathan Swift, travel narrative, return, madness, identity

Mots-clés : Gulliver's Travels, Jonathan Swift, récit de voyage, retour, folie, identité

AUTEUR

JEAN VIVIÈS

Aix Marseille Univ, LERMA, Aix-en-Provence, France

jean.vivies@univ-amu.fr

Jean Vivies est professeur de littérature britannique à l'université Aix-Marseille au sein de l'unité de recherche LERMA. Il vient de publier *Revenir/devenir. Gulliver ou l'autre voyage*. Paris : Éditions Rue d'Ulm, coll. « Offshore », 2016.